

Jean sans Peur

H. POURRAT. Trésor des Contes, I, 309.

Il y avait une fois un riche homme qui avait trois garçons, trois beaux blocs de gars, bien faisant, rien craignant. Et ces trois garçons semblaient devoir faire face à tout ce qui leur viendrait au devant dans ce monde.

Ce riche homme avait aussi un domaine, pourvu comme il fallait : rien n'y manquait, depuis le grand bois au revers de la montagne, jusqu'à la touffe de mélisse au jardin dans le coin du rucher qui regardait le levant. Surtout derrière la maison, un verger comme un paradis ! Là, à pleines corbeilles, les poires, les pommes, les prunes, les pêches, les grappes de chasselas doré, le raisin de la Madeleine : tout, tout, depuis la pomme de moisson et la pomme de comte, la poire de bon chrétien et la cuisse-madame, jusqu'aux abricots blancs, jusqu'aux coings, jusqu'aux nèfles. Des fruits d'un poids, d'une eau, d'une saveur, messieurs! ..

Une certaine année, année de fruits, les arbres en portaient tant qu'on disait n'avoir jamais vu cela. Il avait fallu étayer toutes les branches. Venait le temps de la cueillette.

En septembre

Les fruits valent le prendre.

Mais le bonhomme attendait la Saint-Rémi, au premier d'octobre. Il attendit un peu trop.

Un soir, il va faire un tour au verger. Voir ces charges de fruits, les caresser de l'œil : il mettait là tous ses plaisirs. Il revient rouge, rogue, et il ne parlait pas. Au milieu du souper, brusquement, il donne du poing sur la table : « Faut-il qu'il y ait du monde bandit ! On nous a pris tout un flot de poires, la nuit dernière les

bergamotes, les crassanes. Restent les autres, les fondantes. Sûr et certain, les malandrins vont revenir. Ceux-là qui sont des hommes devraient le faire voir. - Eh bien, moi, dit l'aîné, moi je chanterai une petite chanson à ces voleurs. »

Il décroche le fusil, le charge au plomb de lièvre, se munit sous son manteau d'une bonne bouteille, et il va prendre son poste, sous un vieux cognassier, dans un coin où il faisait plus noir que chez le loup.

Les nuits sont fraîches, à l'arrière-saison. Le serein tombait; sa mouillure, malgré le manteau, vous mettait le froid dans l'échine. Ce n'était pas la peur, mais c'était un frisson. Le garçon s'était assis dans l'herbe, adossé au tronc du cognassier : il décoiffe sa bouteille, il la vide à la régälade. Ce vin, quelques quarts d'heure, l'empêche de transir. Mais bientôt revient le frisson. Il lui semblait toujours que, de derrière, quelque voleur allait le prendre aux reins.

Pour faire court, la peur le surmonte. Il n'y tient plus. Il tourne les talons, il rentre se fourrer sous ses couvertures.

Au matin, des poires à manger au couteau, plus une seule.

« Moi, dit le cadet, je veillerai cette nuit. Je veux voir de près ces margandiers qui pillent le verger. »

Il prend le fusil, une autre bonne bouteille ... Et lui aussi, la peur le surmontant, comme son aîné il rentra se mettre au lit.

Au matin, des poires de feu, des poires d'hiver, plus une.

« De beaux porte-respect que j'ai là, fit le père. Ces endormis! On vient nous dépouiller chez nous, et eux, pendant ce temps, ils ronflent!

- Moi, dit Jean, le plus jeune, c'est mon tour, à présent.

Je n'ai pas peur du froid, pas besoin de bouteille, je ne crois pas que je m'endorme. »

Il ne prend que le fusil, il colle un papier blanc à la mire, et fusil au poing il va au verger monter la garde.

La nuit était noire comme un péché mortel. De temps en temps il se glissait d'un arbre à l'autre, sur le gazon, sans faire plus de bruit que le chat. Et le doigt toujours sur la gâchette ... On n'entendait rien, qu'une pomme, quelquefois, qui se détachait, passait à travers la feuille, tapait de haut la terre.

Puis, sur la mi-nuit, il lui sembla ouïr quelque bruit : comme de quelqu'un qui se hisse avec des précautions dans le branchage; et tout de suite toute une dégringolade de pommes. En trois sauts, Jean tombe devant l'arbre. Ses yeux peu à peu s'étaient fait à la nuit. Il épaula, il vise, il lâche le coup. Du milieu des branches, le voleur s'abat comme une bouse.

Au tonnerre du fusil, voilà tout le monde sur pied dans la maison. Le père, l'aîné, le cadet, les valets, tous arrivent avec des lanternes. Le voleur ne bougeait plus. Il était là, à plat dans l'herbe, sur la face. Jean l'avait tué tout sec.

« Quand tu t'y mets, toi! ... » Le père s'approche, approche une lanterne ... On retourne le voleur. Et on ne s'attendait pas à celle-là! Qui reconnaît-on? Le seigneur du village ...

Déjà on entendait des hommes accourir, à grand bruit de sabots.

« Vite et vite! dit le père : on va te prendre, on va te pendre! Cours si tu sais courir! Avant le jour, tâche d'être de l'autre côté de la montagne.

- Pauvre père, dit Jean, je pars, puisqu'il faut partir. Adieu donc à vous, mon père, à vous, mes frères, et vous embrasserez notre mère pour moi. »

Il n'avait pas le temps d'aller à la maison prendre son baluchon. Sans un écu en poche, sans même un bâton blanc, - « Mais, dit-il, je n'ai pas peur, et j'espère n'avoir jamais peur », - il partit, comme cela, par pays ...

Et marche que marcheras-tu, les côtes et les fonds, les fonds et les côtes. Il marcha de la même façon qu'il travaillait, - et quand il s'était mis à la besogne, lui, l'ouvrage lui fuyait au devant. La nuit d'après il marchait encore.

Mais il arriva à un endroit sauvage, une place de terre avec un gros arbre. Au-dessus, paraissait un rocher où était assise une chapelle. Il se mit sous l'arbre, battit du feu, alluma une poignée de bruyères et de branches mortes, remit son briquet dans sa poche, et sans peur du loup ou de quoi que ce fût, il s'allongea pour dormir.

Il partait pour le somme quand il entendit comme un soupir ou comme un souffle. Quelque chose était là, dans le noir : non pas un homme, non pas une bête ...

Il se mit sur son séant, se frotta les yeux, regarda dans l'arbre. Il vit une forme qui remuait, qui descendait, de branche en branche. Cela vint à lui. C'était un particulier qui n'avait pas l'air d'être de ce monde, blanc comme de la cire, avec des yeux qui luisaient.

Tous les deux ils s'envisagèrent. Le particulier, comme pour se chauffer, s'approcha du feu.

« Dites, camarade, fit Jean, qui êtes-vous ? »

- Je suis d'un autre pays, et où il ne fait pas bon être. Il y a cinq ans la Justice m'a pendu à cet arbre, parce que j'avais volé le trésor de la chapelle. Ce trésor il est caché sous une pierre, près du bénitier.

- Eh bien, dit Jean, je le prendrai et je le porterai au prêtre demain matin.

- Seulement, dit l'autre, j'étais le valet de la cure : le calice, et le ciboire, et l'ostensoir d'or, je les ai enfouis dans le jardin, à trois pas du puits à main droite.

Je ferai durement ma peine tant que toutes les dorures n'auront été rendues.
Jeune homme, vous qui avez la mine de n'avoir pas peur, si vous pouviez les déterrer et les rendre au curé ...

- Eh bien, dit Jean, demain matin, j'irai sans faute.

- Ah, fit l'autre, si vous saviez ce que c'est que d'être là-bas, vous voudriez peut-être me délivrer dès cette heure-ci.

- Eh bien, dit Jean, je prends ce qui est sous la pierre et de ce pas je descends à la cure.

- Merci de vous et de vos peines, dit le revenant. »

Et il disparut comme la flamme d'une chandelle qu'on souffle.

Jean monta à la chapelle; il trouva la pierre près du bénitier, il y prit le trésor.
Sans plus attendre, il descendit vers le village.

Sur la mi-nuit, il arrive à la porte de la cure. Il heurte.

Le curé se met à la fenêtre.

« Qui est-ce qui frappe ici si tard?

- Monsieur le curé, sans vous commander, prenez une bêche et descendez au jardin ...

- Faut-il que ce soit sur l'heure?

- Monsieur le curé, il s'agit de tirer de peine une pauvre âme. C'est de la part de votre valet qui a été pendu pour le vol de la chapelle ... »

La servante s'était levée au bruit; quand elle entendit ce que disait ce garçon, un frisson de cimetière lui passa dans le corps. « Vous n'irez pas, monsieur le curé, vous attendrez le grand jour! Vous n'irez pas présentement!»

Mais le curé, après ce qui lui avait été dit, se serait fait conscience de ne pas répondre à l'appel. Il tremblait pourtant comme l'agneau qui vient de naître.

« Dépêchez-vous, monsieur le curé, reedit Jean, il y a une pauvre âme à tirer du purgatoire. »

Le curé prend bêche, pioche et lanterne, malgré la servante qui criait comme un blaireau. Il ouvre à Jean, il passe avec lui dans le jardin.

« Où est le puits, monsieur le curé? Je marque trois pas à main droite ... Ce doit être ici; passez-moi la pioche. »

De cette pioche, Jean se met à fouir la terre. Au premier coup, il tire le calice. Au deuxième coup, il tire le ciboire. Au troisième, l'ostensoir d'or. Comme si le revenant était là près d'eux, dans le noir de ces noisetiers qui remuaient, et qu'il guidât la recherche ... Puis Jean prend dans sa poche ce qu'il avait trouvé là-haut, sous la pierre du bénitier, et il rapporte le trésor au curé qui ne pouvait se tenir de trembler des pieds à la tête.

A cet instant, tous deux, ils virent une étoile filante traverser le ciel. « Ce sera, pensa Jean, l'âme du voleur qui passe en paradis. Que cela me soit compté pour l'autre, que j'ai tué dans le pommier de mon père! »

« Venez, jeune homme, dit le curé, venez, il nous faut prendre un petit verre de ratafia pour nous remettre. Mais de ce que vous venez de faire, comment vous remercier! » Ils rentrent dans la maison; ils boivent une goutte.

« Écoutez, reprit le curé en mettant sa main sur celle de Jean, vous qui êtes un courageux, vous pourriez rendre à tous un signalé service. A une heure d'ici, il y a sur une montagne un château dont le diable s'est fait maître. Les vrais maîtres,

il les a forcés à déguerpir. Maintenant, chaque nuit que Dieu fait, on entend là-haut un sabbat de malheur. Oui, si vous pouviez délivrer l'endroit en chassant les diables, vous feriez plaisir aux maîtres et à tout le pays.

- Je peux essayer, dit Jean.

- Seulement voilà : il y a un petit inconvénient à aller là-haut: c'est qu'on n'en revient pas. De ceux qui sont montés, des hardis, cependant, pas un seul n'est redescendu. Alors, alors, ce serait se mettre en grand hasard ...

- Hasard ou pas, j'irai, monsieur le curé.

- Vous n'avez pas peur?

- La peur, je ne sais pas quelle bête c'est, si elle est bête à poils ou bête à plumes. Monsieur le curé, je vous demanderai seulement de me prêter votre étole bénite et le bâton de la croix.

- Sans difficulté, dit le curé, sans difficulté. Venez dormir dans la chambre de Monseigneur : vous n'y serez pas réveillé par les revenants. »

De fait, il dort comme un loir. Quand il s'éveilla, le soleil le regardait de là-haut, au-dessus des poiriers du jardin.

Il se lève, il se lave; il casse une croûte; il prend l'étole bénite et le bâton de la croix; en route pour le château du diable.

C'était long, dans ces bois; long et solitaire. Le chemin montait, tournait, entre les racines et les quartiers de roche. Ici une fontaine, là un pied de digitale.

Après une montée, une autre montée; après un tournant un autre tournant. Dans ces quartiers-là, on pouvait se sentir bien esseulé.

Il était près de midi quand Jean arriva à la porte du château. Elle était grande ouverte. Il entre. Dans la cuisine un dindon rôtissait devant le feu à une broche qui tournait toute seule, et la marmite de la soupe chantait, pendue à la crémaillère. Jean approche, prend une écuelle, commence à tailler du pain.

A ce moment:

« Trempe quatre soupes! lui crie une voix, de la cheminée.

- Je les tremperai si ça me fait plaisir. Sans vous commander, parlez plus poliment.

- Eh bien, je vous prie donc de tremper quatre soupes.

- Volontiers, à condition que vous me teniez compagnie.»

Tout un tapage se fait dans la cheminée, un affreux cliquetis de chaînes. On voyait même les bouts de ces chaînes qui dansaient.

« S'il vous plaît, dit Jean, un peu moins de vacarme. Lâchez cette ferraille et venez à la soupe. »

Aussitôt apparaissent trois diables cornus.

« Le dîner n'est pas tout à fait prêt, dit le plus vieux, le maître diable. Nous avons un quart d'heure pour faire une partie.»

Sur le coin de la table, il plaque un jeu de cartes. Et il s'assoit là, lui tout près de Jean, les deux plus jeunes leur faisant face.

Un autre n'y aurait pas tenu. Ces figures terribles, ces regards sans pitié, d'un aigu à faire frémir ... Autre chose encore qu'un revenant qui de nuit vous aborde! Jean était là, ses lumières présentes, assis tranquillement, comme dans la cuisine de la cure. Mais il avait l'étole bénite dans sa poche, le bâton de la croix à portée de la main; et il ne faut pas demander s'il était sur ses gardes.

Un jeune diable jette maladroitement une de ses cartes qui va tomber à terre, entre le vieux diable et Jean sans Peur.

« Toi, ramasse ma carte!

- Tu pourrais parler mieux. Sans te commander, ramasse-la toi-même.»

Le vieux diable se baisse pour relever la carte. Jean saisit l'occasion au poil: en un tournemain il passe l'étole au cou du maître-cornu.

Voilà le diable ficelé à l'un des piliers par le cordon bénit.

D'un bond, Jean se lève, il attrape le bâton de la croix.

A cette vue, les deux autres enfilent la cheminée en bousculant dindon et marmite.

« Tu vois, dit Jean, je te tiens. Pourquoi vouliez-vous me faire relever cette carte ?

- Pour te pousser dans un puits qui est sous la table.

- Fais sortir tous ceux que tu y as jetés; puis nous verrons. »

Le diable, sans beaucoup de bonne grâce, s'exécute.

« Là, dit Jean. Mais je ne te laisserai aller que quand tu auras signé une petite promesse : celle de ne jamais revenir au château.

- Ce papier, je ne le signerai pas! »

Jean assure en sa main le bâton de la croix et se met en devoir de rosser le diable. L'autre se démenait si furieusement que miche et couteaux, plats et écuelles, de la table partaient en l'air. Mais il ne pouvait pas esquiver tous les coups.

« Tu ne mettras plus les pieds ici et tu laisseras les maîtres jouir en paix de leur château. Écris-moi cela de ton sang.

- Cela, je ne l'écrirai pas! »

Oh, alors, Jean fit grandement les choses. Quelle dégelée. Tout en fumait. Et le diable, des cris de possédé, des grimaces de pendu.

« Arrête! Arrête!

- Signeras-tu ?

- Oui, je signe. »

Il se piqua le bout du doigt, de sa griffe, de la même griffe il écrivit et signa le papier que le curé avait remis au garçon. Jean s'assura que tout était en règle.

Après qu'il eut serré le papier dans sa poche, après seulement, il dénoua l'étole.

Le cornu partit comme le vent, et il n'avait pas l'air de vouloir jamais revenir.

Lorsque le curé vit ce papier! ... Lorsque les gens virent reparaître leurs garçons, ceux qui avaient osé monter là-haut !... Jean fut fêté comme on ne peut l'être plus. Pardessus tout, la grande fête, ce fut chez le maître du château.

Ce maître ne savait qu'imaginer pour se reconnaître envers Jean. Il prétendait lui faire accepter certaine bourse d'or. Jean n'accepta qu'une rose, - de la main de la demoiselle, qui la lui épingla sur le cœur.

Cette demoiselle avait peut-être seize ans, allant à dix-sept, et si claire, si riante, de si bonne grâce. Elle lui donna cette rose. De cette minute, sans même le savoir, Jean lui donna son cœur.

On lui avait fait promettre qu'il passerait quinze jours au château. La quinzaine écoulée, on l'eût bien retenu. Le maître les regardait tous deux, Jean et sa fille, et

il pensait que ces deux-là étaient faits pour s'entendre. Mais Jean vint prendre congé : il voulait aller par pays, voir si, de ce qui lui viendrait à la rencontre, sur les chemins, au fond des bois, il y aurait quelque chose pour lui faire connaître la peur.

Au vrai, il se disait : « Qu'est-ce que tu es, toi? Tu as tué un homme pour des pommes, tu n'as pas eu crainte d'un revenant, ni des diables. O sauvage, qu'est-ce que tu ferais près de cette demoiselle ? »

Il voulut le départ. Elle lui donna un mouchoir brodé de sa main: au milieu, une fleur de rose, tout autour les étoiles; aux quatre coins du mouchoir, quatre nœuds d'amourettes. Et il aurait bien dû voir que les yeux de cette petite parlaient.

Mais il partit. Il courut le monde. Et il y passa à travers tout, sans marchander ni sans trembler. « La peur, je ne sais toujours pas quelle bête c'est, si c'est bête à poils ou bête à plumes. »

Cela même le travaillait un peu. Si bien qu'il finit par se demander si rougir en entendant parler d'une demoiselle, se sauver en la voyant venir, ce n'était pas cela, la peur?

Comme un soir une gentille fille, qu'il venait de sauver du loup, lui parlait de mariage : « Écoutez, dit-il, je voudrais bien me marier, mais je n'ai eu peur de ma vie, et je me suis fait une promesse : de ne prendre pour femme que celle qui m'aurait fait peur. »

Cette fille essaya de cinq ou six façons, secouant des chaînes dans l'escalier, sous un drap blanc, faisant figure de spectre. Rien, rien: Jean sans Peur resta Jean sans Peur comme devant.

Plus d'une fois, il lui fallut dire la même chose à d'autres gentilles filles. Si bien que cela fit promesse solennelle.

Cependant il avait toujours sur son cœur le mouchoir de la rose, et il revint au pays de ses premières aventures. Il fut bien forcé de monter au château, demander si le diable tenait ses conventions. Il les tenait. Et peut-être que lui, Jean, serait reparti. Mais la demoiselle ne voulait pas le laisser repartir. Elle soupira. Lui de même. L'un dit un mot, l'autre l'autre.

« Seulement, voilà: j'ai fait une promesse ... Je ne pourrai prendre pour femme que celle qui m'aura fait peur.

- Eh bien, je vous ferai peur. Jean sans Peur vous êtes! Jean sans Peur ne serez pas toujours. »

Et elle ne paraissait pas autrement empêchée.

Un jour passe, deux jours: tout roulait du train ordinaire. Au matin du troisième jour, la demoiselle appelle.

« Jean, s'il vous plaît, venez m'aider! Nous voulons faire le pain.»

Dans ce haut pays, ce sont les femmes qui boulangent, parce que l'été les hommes vont à la montagne. Dans d'autres, ce sont les hommes. Chaque canton a ses habitudes.

« S'il vous plaît, Jean, levez-moi le couvercle de la maie ... » La maie était grande, pesant le couvercle. Mais lui, toujours porté de bon service, il le lève d'un coup.

Alors! Du même coup, comme une salve de tonnerres, l'enveloppant, l'étourdissant, claquant des ailes, lui part à la figure tout un vol de pigeons s'enlevant à l'essor : cinquante ou peut-être soixante que la futée avait fourrés en ce pétrin.

Jean recule de trois pas, en se passant la main sur la figure. « Ha, que j'ai eu peur ! »

La petite lui saute au cou, sur les deux joues l'embrasse. « Il n'y a plus de Jean sans Peur! Nous pouvons donc nous marier!

- Oh, quel bonheur! C'est vrai!... Eh bien, maintenant je le sais: la peur, c'est une bête à plumes. »

Et ils se marièrent dans la huitaine. Et ils eurent des flots d'enfants qui n'eurent jamais peur de la ratepenade.